ISSN: 2632-4091 History *of* Classical Scholarship 10 November 2026
Issue 8 (2026): 179–199

Les Phéniciens de Santo Mazzarino

— Corinne Bonnet —

Abstract

This article examines the place of the Phoenician and Punic world in the historical thought of Santo Mazzarino, focusing on two major works published in 1947: Fra Oriente e Occidente *and* Introduzione alle guerre puniche. *Although Phoenicians were not central to Mazzarino's research agenda, they played a significant role in his interpretation of Mediterranean interactions between East and West. The study analyzes how Mazzarino conceptualized the "Phoenician route" as a key channel of commercial and cultural exchanges during the archaic period, while contrasting it with the Anatolian–Ionian route, which he regarded as more influential in the formation of Greek political and intellectual traditions. The article reassesses Mazzarino's views in light of subsequent developments in Phoenician and Mediterranean studies. Ultimately, it argues that Mazzarino's work, despite its essentialist assumptions and some outdated conclusions, anticipated later debates on cultural transfers, connectivity, and intercultural dynamics across the ancient Mediterranean.*

Keywords

Archaic Greece, Anatolia, East–West dynamics, Punic wars, cultural transfers

On peut affirmer d'emblée que les Phéniciens, y compris dans leurs prolongements occidentaux, ne constituent pas un enjeu majeur de l'œuvre de Santo Mazzarino. Il ne les ignore évidemment pas, mais, s'agissant de ce qu'il appelle « l'Orient », son attention se porte bien davantage vers l'Asie mineure et le monde perse que vers le monde sémitique qu'il ne maîtrise pas vraiment, dans la mesure où il n'a pas accès, de première main, aux sources qui en émanent. En 1947, alors qu'il est âgé de 31 ans, Mazzarino publie les deux ouvrages qui vont retenir notre attention : d'une part, son étude majeure intitulée *Fra Oriente e Occidente. Ricerche di storia greca arcaica* (Florence, La Nuova Italia), un volume de plus de 400 pages dont la *Premessa* est datée de juillet 1947, et, d'autre part, l'*Introduzione alle guerre puniche* (Catane, G. Crisafulli), en 179 pages[1]. Ces deux livres n'affichent pas la même

[1] En 1994, Sabatino Moscati publie également une *Introduzione alle Guerre Puniche* (Turin), où il propose un cadre renouvelé du développement de Carthage en recourant aux résultats des fouilles et aux analyses récentes sur le monde phénicien et punique, afin de sortir d'une perspective romano-centrée. Le choix délibéré du titre,

ambition quoique, dans un cas comme dans l'autre, les pages initiales visent à situer la recherche — ponctuelle, spécialisée — dans un contexte historique et historiographique plus ample qui embrasse ambitieusement des questions d'histoire ancienne et contemporaine. C'est une sorte de marque de fabrique de Santo Mazzarino sur laquelle nous reviendrons au terme de notre analyse. Dans un premier temps, nous examinerons donc la place et le rôle que Mazzarino assigne aux Phéniciens dans le contexte de l'histoire archaïque grecque telle qu'elle se déploie en Méditerranée, avant de nous pencher sur d'autres dynamiques géopolitiques méditerranéennes, celles qui débouchèrent sur les affrontements entre Carthage et Rome. On s'efforcera de comprendre, dans les deux cas, comment Mazzarino met en lumière les Phéniciens, mais aussi comment le discours de Mazzarino sur les Phéniciens éclaire sa méthode et ses questionnements d'historien.

Les étapes de la vie et de la production intellectuelle de Santo Mazzarino ont été retracées, notamment, par Andrea Giardina dans la notice nécrologique qu'il lui a consacrée en 1990, peu de temps après sa mort en 1987, dans la revue *Gnomon*[2]. Deux volumes collectifs lui ont été dédiés[3], tandis que Fulvio Tessitore a scruté son « storicismo »[4] ; pourtant, le regard porté par Mazzarino sur le monde phénicien et punique n'a pas encore retenu l'attention de ses interprètes, sans doute par la position relativement secondaire de cette thématique, alors que, dans d'autres reconstructions plus récentes des dynamiques qui traversent le monde méditerranéen — on songe par exemple aux travaux de Martin Bernal, Nicholas Purcell et Peregrine Horden, ou encore Irad Malkin[5] —, la part des Phéniciens est bien plus importante. Quel est au juste le projet de Mazzarino dans *Fra Oriente e Occidente* et quelle est sa perspective ? On se souviendra d'abord qu'il a publié, deux ans auparavant, en 1945, un ouvrage consacré à Rome archaïque : *Dalla monarchia allo stato repubblicano. Ricerche di storia romana arcaica* (Milan, Rizzoli). Si l'on remonte encore un peu en arrière, on rencontre la première monographie, issue de sa thèse soutenue en 1936 sous la direction de Luigi Pareti, parue en 1942 et intitulée *Stilicone. La crisi imperiale dopo Teodosio* (Rome, Signorelli), ce qui donne immédiatement la mesure de

qui fait écho à celui de Mazzarino, vise à souligner le chemin parcouru depuis 1947 et l'adoption d'une perspective nouvelle, comme le signale Baiocchi (1994) dans son compte rendu.

[2] Giardina (1990) et (2009). Très enrichissant aussi Mazza (1991).

[3] Giardina (1998) ; AA.VV. (2003).

[4] Tessitore (2003).

[5] Bernal (1987–2006) ; Horden et Purcell (2000) ; Malkin (2011).

l'ampleur de ses intérêts, du monde grec au monde romain, de l'époque archaïque à l'Antiquité tardive. Comme plusieurs de ses élèves l'ont souligné, il n'était pas un antiquisant érudit, mais un historien sans frontières, qui analysait le passé à la lumière des questions du présent, et vice versa, un intellectuel nourri de culture et de philosophie, passionné de politique, observateur aigu des évolutions de son temps et des tensions qui traversaient l'histoire. Celle qui habitait la Méditerranée archaïque, il l'exprime et l'examine à travers un binôme *Oriente-Occidente*, qu'il appréhende comme un espace de dialogue, d'échange entre deux pôles majeurs auxquels il s'agit précisément, par-delà une vision romantique de l'Antiquité, de donner une substance historique[6].

Mazzarino déploie son enquête en sept chapitres, dont le premier pose le décor historiographique et les termes du problème (« Per la storia e l'impostazione del problema »). Il affiche, dès la *Premessa*, l'exigence d'une approche historique, une « impostazione storica » : « mi pareva oggi necessaria, già per la stessa esigenza di sintesi che essa implica » (p.viii). Si les savants de la mouvance romantique ont permis d'abattre les idoles du classicisme, l'approche symbolique de l'orientalisme à la Creuzer, par exemple, a fait la part belle avant tout à l'art et à la philosophie. Avec Droysen, et le concept de *Hellenismus*, avec Eduard Meyer surtout, l'histoire a regagné du terrain et fait émerger l'exigence d'une nouvelle synthèse dépassant l'histoire compartimentée des divers peuples, défendue encore par Helmut Berve. Une synthèse qui tournera le dos à l'idéologie du Troisième Humanisme allemand (de Jäger, Berve et Ehrenberg), défenseur d'un hellénisme pur, indo-européen, dont les affinités électives sont à chercher du côté du monde germanique et nordique, et non pas de l'Orient[7]. Or, affirme d'emblée Mazzarino, les traces de relations intenses et séminales entre la Grèce et l'Orient sont désormais incontournables ; à l'historien, il revient de les analyser pour les comprendre, au-delà de toute intention polémique ou idéologique.

Dans cette perspective, l'apport de nouvelles connaissances sur l'Anatolie, en particulier sur l'Ionie, sur Chypre et la Syrie *lato sensu* permet de cerner plus précisément les territoires intermédiaires entre Orient et Occident (qu'il faut ici comprendre comme le monde grec, dont l'Occident contemporain se pense l'héritier). Dans ces marges ont eu lieu échanges et emprunts, rencontres et influences qui ont forgé les siècles archaïques, entre le Xe et le VIe siècle, au lendemain de la fin de l'Âge du Bronze, quand surgit une nouvelle *koinè* méditerranéenne, après un

[6] Cf. les pages éclairantes du regretté Corsaro (2003).

[7] Sur ces affinités, voir Andurand (2013).

prétendu « Moyen Âge » grec qui résulte surtout de la difficulté qu'éprouvent les historiens à penser ce temps de crise et de transition, pourtant hautement créatif[8]. C'est donc avec des questions concrètes d'historien que Santo Mazzarino entreprend de se mesurer à cette période archaïque, difficile, débattue, fantasmée aussi : quelle connaissance avaient les Grecs de l'Orient, et vice versa ? à travers quelles catégories, quels noms appréhendaient-ils l'autre rive de la Méditerranée ? à quelle cartographie mentale et concrète les termes d'Asie, d'Europe, d'Ionie, de Phénicie, d'Arabie, etc. renvoyaient-ils ? par quelles voies les échanges commerciaux et culturels sont-ils passés ? qui en étaient les acteurs, où et quand ? quels produits, quelles pratiques, quelles idées ont circulé de part et d'autre, et avec quel impact sur la vie et l'organisation des communautés concernées ? peut-on tracer l'origine de la *polis* grecque en Orient, ou celle de la tyrannie ? en quels termes, en définitive, faut-il exprimer la singularité du parcours historique du monde des cités grecques à l'époque archaïque ?

À la *via fenicia*, la « voie phénicienne », est dédié spécifiquement le chapitre VI du volume intitulé *Commerci fenici e colonie greche* (255–79), une vingtaine de pages, ce qui représente somme toute peu de choses dans un livre de 400 pages, qui contient de longs et riches développements consacrés à l'Ionie, à la Lydie (chapitres II à V) et à *L'altra via fra Oriente e Occidente,* celle qui passe par l'Asie Mineure (traitée comme telle au chapitre VII, 281–305). Reparcourons brièvement les étapes de l'analyse qui conduisent aux Phéniciens. Les chapitres II et III forment un diptyque sur les connaissances qu'avaient les Grecs des Orientaux et les Orientaux des Grecs. Que recouvrent au juste le concept d'Asie et celui d'Europe ? Comment situer la notion de Barbares, qui apparaît dès le prologue d'Hérodote et semble englober précisément les Phéniciens, responsables du déclenchement des hostilités (I, 1–4), outre que les Perses, les Lydiens, etc. Remontant à l'épopée homérique, Mazzarino note que les Phéniciens y sont mentionnés à plusieurs reprises, parfois comme « Sidoniens », en écho à un tableau des activités maritimes et commerciales qui ne remonterait pas au-delà du IXe siècle av. n.è. Les Grecs acquièrent aussi une certaine connaissance de l'Égypte qui devient, avec la Phénicie, un « concept géographique cardinal ». C'est

[8] À ce sujet, constatant comme nous l'avons fait l'ampleur des espa1ces parcourus par Mazzarino, Andrea Giardina écrit (Giardina [1990] 377) : « Dal tardo impero all'arcaismo greco e romano, per ritornare al tardo impero. Questo procedere oscillante, nelle sue opere maggiori, da un capo all'altro della storia antica, qualifica l'attitudine di uno storico interessato principalmente alle fasi genetiche o dissolutive dei sistemi, quelle in cui le strutture prendono corpo oppure, sottoposte a tensione, meglio si rivelano. »

ainsi que, selon Mazzarino, le dieu Baal[9] serait devenu Belos, figure d'ancêtre des populations sémitiques, que le Phoinix grec (que Mazzarino qualifie de « dieu ») aurait été mis en relation avec la Phénicie, donnant naissance au mythe du rapt d'Europe, une princesse phénicienne, de même que, à la faveur de la colonisation grecque en Libye, ils auraient eu vent de l'existence de Carthage[10]. Bref des connaissances et des récits circulaient, des liens s'étaient tissés anciennement et la notion d'Asie, à la suite de l'unification achéménide, en vint à désigner un vaste Orient comprenant notamment les Phéniciens. Depuis l'Asie, on dispose de plusieurs regards sur la Grèce : celui de l'Ionie et plus globalement du monde micro-asiatique, celui de la Mésopotamie et celui que Mazzarino qualifie improprement de *siriaco*, c'est-à-dire depuis la Syrie, la partie septentrionale de cet espace se rattachant à la voie terrestre, anatolienne, de contact avec le monde grec, le secteur méridional promouvant plutôt la voie maritime qui passe par les îles. Pour l'époque archaïque qui intéresse Mazzarino, aucun document phénicien n'est connu qui fasse référence au monde grec (avec des ethnonymes comme Achéens, Ioniens, Hellènes, Grecs…) ; seul l'Ancien Testament, avec la Table des peuples descendant de Noé et de ses fils Japhet, Cham et Sem, fournie par le livre de la Genèse, au chapitre 10, mentionne un descendant de Japhet du nom de Yavân (10:2) qui lui-même engendra « Elisha, Tarsis, les Kittim, les Dananéens » (10:4). Mazzarino estime que cette appellation, qui renverrait à l'Ionie (aussi appelée Yauna par les Perses et les Assyriens), et même la cartographie proposée par la Table des peuples trouveraient leur source dans les connaissances géographiques et nautiques des Phéniciens remontant au VIIe siècle av. n.è.[11], dont, peu après, le prophète Ézéchiel (en particulier dans son oracle contre Tyr, au chapitre 27) serait aussi le reflet. Mazzarino va même jusqu'à trouver chez le prophète des indices d'une colonisation grecque en Arabie.

[9] En réalité, *b'l* est un substantif signifiant « maître », utilisé pour désigner le « citoyen », mais aussi comme titre dans des noms divins : « Baal de Byblos », « Baal Shamim », c'est-à-dire « des cieux »… Il n'existe donc pas à proprement parler de dieu « Baal » (sauf très rares exceptions), si ce n'est dans le discours polémique et englobant des rédacteurs de la Bible hébraïque. Voir Garbati et Porzia (2024).

[10] Dans la note 266 de la p. 341, au sujet du nom grec de Carthage, Καρχηδών, déjà mentionné par Hérodote (3.19), Mazzarino fait référence à la notice « Cartagine » de Levi Della Vida (1931). Cf. Amadasi Guzzo (2021).

[11] Au sujet de Yauna, utilisé dans les sources assyriennes dès le VIIIe siècle av. n.è., voir récemment Radner et Vacek (2022), qui montrent que Yauna et les Yaunéens, situés sur la côte orientale de la Méditerranée, étaient initialement plutôt localisés sur le territoire de Hamath et dans la province assyrienne de Ṣimirra. Ensuite, en raison des similitudes entre leur culture matérielle et celle des Grecs, les Assyriens auraient utilisé cet ethnonyme pour un ensemble de territoires et de populations bien plus large.

Conscient de s'aventurer sur un terrain glissant, dès lors qu'il est question d'historiciser les données bibliques ou de faire parler les Phéniciens, dont la production lettrée a entièrement disparu, Mazzarino rappelle (119) : « agli antichi bisogna avvicinarsi con la coscienza della nostra lontananza e della nostra ignoranza — non già con la presunzione, che fu proprio del secolo scorso (e non poteva non essere, giacché quel grande secolo scopriva, quasi, la storia). » Ainsi, les données prétendument issues des savoirs phéniciens[12] n'étaient-elles pas le témoignage d'une science ethnologique ou linguistique. « Il Fenicio, poursuit Mazzarino (121), vive immerso nel Mediterraneo, ma sempre più guarda verso il Mediterraneo meridionale, non già verso l'Egeo. » Selon lui, actifs en Égée, notamment en Ionie, aux IXe et VIIIe siècles, les Phéniciens et leur commerce subissent ensuite un coup d'arrêt, de sorte que les Grecs, peu à peu, tendent à les supplanter, voire à les supprimer (120). Le VIIe siècle voit donc la voie phénicienne se restreindre, tandis que la voie anatolienne s'ouvre au monde mésopotamien. Quant au VIe siècle, il correspond aux derniers et remarquables feux de l'ionisme en Asie Mineure, promoteur d'une *koinè* culturelle gréco-lydienne ; c'est aussi l'âge d'or de la colonisation grecque, y compris en Libye et en Égypte où les contacts entre Grecs et « Orientaux » sont intenses, juste avant que les Perses ne fassent tomber Babylone et s'emparent de la Lydie, bientôt de l'Ionie.

Les chapitres IV et V, particulièrement substantiels, se concentrent sur la Lydie comme plaque-tournante des contacts entre Orient et Occident. Il y est question de la dynastie des Mermnades et de leurs liens avec celle des Héraclides, puis du concept de « tyran » et de l'organisation/évolution des communautés civiques entre Grèce et Orient. En Grèce s'impose et perdure une conception « personnelle » du « métier de citoyen », si l'on peut dire, là où, en Orient, s'impose une conception « territoriale ». Dès lors, en dépit du long voisinage entre Ioniens et Lydiens, la conception même et le fonctionnement des institutions politiques sont foncièrement différents. Mazzarino affirme à juste titre (208–9) que « il confronto burckhardtiano fra città fenicia e *polis* greca non regge »[13], mais il simplifie sans doute les choses en enfermant la cité phénicienne dans le modèle étroit de la cité « commerciale », à finalité purement mercantile, alors que la cité grecque remplirait des fonctions plus diversifiées. Les citoyens phéniciens, les *baʿalim*, ne seraient pas

[12] À cet égard, Mazzarino se rattache, sans les mentionner, aux hypothèses si critiquées de Victor Bérard ; cf. Bonnet (2015).

[13] Burckhardt (1898–1902) ; Mazzarino fait référence au tome I de l'édition de 1930, p. 59.

comparables aux *politai* du monde grec, ce que l'on peut aisément admettre, sans tomber cependant dans le travers du « tout commercial », qui était déjà très présent chez Mommsen[14]. D'ailleurs, reconnaît Mazzarino, « esistono vari Orienti » (234) et, en matière de transmission de l'alphabet, un élément majeur des relations entre Orient et Occident, cette fois, les protagonistes ne sont pas à chercher en Ionie ou en Lydie, mais bien dans le monde insulaire crétois et cycladique méridional, là où émergent des trouvailles phéniciennes, absentes en revanche en Ionie[15].

Parvenu à ce point de son enquête, Mazzarino entame le chapitre VI qui entend comparer l'emprise des commerces phéniciens et celle de la colonisation grecque, car, sur le plan politique, institutionnel, les choses sont claires : « Dinanzi alla elaborazione di una originale esperienza costituzionale, si è fermato l'influsso dell'Oriente » (255). Telle est la phrase initiale du chapitre, qui donne le ton d'une mise à distance ferme de l'Orient par rapport à la Grèce. Le commerce les avait rapprochés, mais l'émergence d'une culture politique isonomique et démocratique les éloigna. Reste donc à analyser et comprendre un « generico influsso culturale » qu'il convient de situer entre le Xe et le VIIIe siècle et qui emprunte deux voies : la voie phénicienne et la voie qui met en relation l'Ionie et le reste de l'Asie Mineure. Mazzarino choisit de partir du problème de l'existence ou non d'une antique « thalassocratie » phénicienne, qui remonterait au Bronze Récent et dont il retrace l'historiographie en partant de Samuel Bochart, mais surtout des historiens allemands du XIXe siècle, comme Movers et Beloch[16], sans négliger les apports de Paolo Orsi et Luigi Pareti. Il en ressort que, si cette thalassocratie est une illusion, il est néanmoins nécessaire de qualifier les activités des Phéniciens en Méditerranée, tant à l'époque mycénienne que durant la période archaïque. Contrairement à Beloch que la critique radicale du panphénicisme avait conduit à minorer la présence des Phéniciens en Méditerranée[17] et à la décrire comme un phénomène tardif, ne remontant pas au-delà du VIIe siècle, Mazzarino estime, en analysant les passages homériques, en revenant sur la Table des peuples, mais surtout en convoquant divers apports archéologiques, comme ceux

[14] Cf. Bonnet (2013). Cette vision d'une Phénicie commerçante en fait un trait d'union entre Orient et Occident (ici entendu comme Grèce et Rome), mais néanmoins une réalité historique marginale : « Placée au milieu des peuples de l'ancien monde classique, la famille sémitique est restée pourtant en dehors de lui. Elle a l'Orient pour centre, tandis qu'il a le sien dans la Méditerranée » (I, p. 359 éd. Nicolet).

[15] Constat encore largement valable en 2024. Voir cependant Bernardin (2020).

[16] Sur Beloch, Bonnet (2018).

[17] Beloch est, à cet égard, un digne représentant du courant antisémite de l'historiographie allemande.

issus des fouilles de Tell Abu Hawam, près de Haïfa, à savoir la présence de céramique grecque (thessalienne selon lui) datant du Xe siècle, ou encore les ivoires phéniciens et syriens légèrement postérieurs découverts en Crète et dans d'autres sites grecs. Il s'agit là à ses yeux, avec l'adoption de l'alphabet phénicien en Grèce, qu'il date du Xe–IXe siècle, de traces indubitables de commerces phéniciens impliquant le bassin égéen. Pas de « thalassocratie », notion abstraite et polémique qu'il faut abandonner, mais des échanges dont il faut s'efforcer de cerner le fonctionnement et la portée, en prenant un peu de recul et en travaillant sur les traces historiques disponibles.

Celles-ci remonteraient au Nouvel Empire égyptien, époque qui témoigne de l'existence d'une flotte phénicienne déjà puissante. Après la rupture de la fin de l'Âge du Bronze et les migrations qui s'ensuivirent, la vie reprit dans les cités phéniciennes, en particulier à Tyr, avec un vaste mouvement d'expansion en direction de la Méditerranée occidentale qui emprunta certes la voie méridionale (par la Libye) mais aussi la voie égéenne, donc insulaire, qui passait par la Crète et ouvrait au commerce phénicien les portes de la Grèce entière jusqu'aux régions centrales et septentrionales. Mazzarino est très clairvoyant sur le rôle crucial de la Crète, à une époque où les trouvailles de Kommos ou de Tekké n'avaient pas encore vu le jour[18]. Les objets au centre de ces échanges favorisèrent la pénétration en Grèce du style dit « orientalisant », tout comme la gestion du commerce entraîna l'adoption de l'alphabet. Sur cette question cruciale, Mazzarino s'arrête longuement : si une chronologie au IXe siècle s'impose à ses yeux, il s'interroge, dans le sillage des travaux de Frantz Miltner[19], sur la possibilité d'une médiation anatolienne entre l'alphabet phénicien et son adaptation grecque, pour conclure qu'en réalité, les médiateurs furent les Grecs de Crète ou des Cyclades méridionales, Théra en particulier (où s'élabora l'alphabet « vert », selon Mazzarino), qui, initiés à l'alphabet par les Phéniciens, transmirent cette nouvelle technique graphique aux populations micro-asiatiques (Phrygiens, Cariens, Lydiens…). Le VIIIe siècle est dès lors celui de la diffusion, dans toute la Grèce, des produits culturels[20] et commerciaux phéniciens, avec des retombées importantes dans le domaine de l'art ; les contacts avec l'Asie

[18] Sur Kommos : Shaw *et al.* (1990–2012) ; sur Tekké : Ioannou (2019).

[19] Archéologue autrichien, Miltner (1901–1959) participa aux fouilles d'Éphèse ; écarté de son poste à Innsbruck en raison de ses sympathies pour le régime nazi (il adhéra au NSDAP dès 1938), il reprit ses activités de fouilles à Éphèse en 1954 jusqu'à sa mort en 1959. Mazzarino fait référence au court article Miltner (1938).

[20] Y compris des produits « religieux », comme les Cabires de Lemnos et Samothrace, patrons de la navigation, dont le nom s'explique par le phénicien (267), nom appliqué à des divinités locales « chthoniennes » bien différentes au départ.

Mineure sont alors médiés par les Grecs et l'Ionie s'ouvre aux influences orientales.

Bien qu'il ait eu une *importanza rivoluzionaria* aux IXe et VIIIe siècles, le commerce phénicien connaît cependant deux limites majeures aux yeux de Mazzarino. Tout d'abord, il serait « exclusif » dans le sens où les circuits de diffusion des produits seraient courts et limités, ce que la recherche archéologique récente a largement remis en question[21]. D'autre part, ces échanges, impliquant essentiellement des *athyrmata*, des *gingilli* en italien, recherchés par les élites, n'ont pas débouché sur une véritable colonisation « à la grecque », mais sur une transformation du « goût »[22] qui conduisit au « triomphe de l'art orientalisant ». Le VIIe siècle, dans le prolongement, est celui d'une double émancipation, artistique et politique. Contrairement à Beloch qui voit dans l'expansion phénicienne et la colonisation grecque deux processus parallèles et contemporains, Mazzarino les place en séquence : les Phéniciens précèdent les Grecs, puis s'effacent devant eux ; quant à l'extension du territoire carthaginois, elle est postérieure (au VIe siècle) et autonome par rapport à la métropole phénicienne. Par conséquent, le témoignage des aèdes homériques se rapporte à un passé lointain et non à leur présent. Les colonies grecques qui s'implantent en Occident — Libye, Espagne, Tunisie, Italie — s'inscrivent pour certaines dans le sillage des entreprises phéniciennes (l'antique route de Tarshish, selon Mazzarino), mais ouvrent, pour d'autres, des connexions nouvelles, comme celle qui relie la Grèce à la Grande Grèce. La Sicile, estime Mazzarino, pas plus que la Sardaigne, ne furent des zones d'expansion phénicienne, mais furent plutôt touchées par un phénomène de « sous-colonisation » punique (Carthage, Utique), analyse très contestable à la lumière des données actuelles[23]. Dans tous ces développements, faute de mieux sans doute, Mazzarino s'appuie sur Homère et l'Ancien Testament, qu'il aborde

[21] Voir différentes contributions dans López-Ruiz et Doak (2022).

[22] La notion a été récemment au centre d'une vaste enquête pluridisciplinaire et internationale dans le cadre du projet AGEMO, « Archéologie du goût en Méditerranée occidentale dans les sociétés phéniciennes et puniques » : https://agemo.hypotheses.org/presentation. Cf. Bonnet et D'Andrea (2023) ; D'Andrea, De Jonghe et Tahar (2024).

[23] Il revient sur cette question dans son Appendice 2 (317–19), intitulé « Sui primi stanziamenti fenici nelle isole italiane ». Il s'appuie sur les travaux de Pareti, qui exploite, pour sa part, la vision belochienne d'une colonisation phénicienne tardive. Mazzarino y prend notamment en compte l'inscription archaïque de Nora (*KAI* 46), mais donne plus de poids à la tradition issue de Timée selon laquelle Nora aurait été fondée par des colons venus d'Espagne. Son argumentation fait encore une fois grand cas de la Table des peuples du livre de la Genèse qui ignore les établissements de Sardaigne et de Sicile, qui ne seraient donc pas phéniciens, mais puniques.

cependant sans naïveté[24], à une époque où les données épigraphiques et archéologiques concernant l'expansion phénicienne en Méditerranée centrale étaient encore rares. Son traitement de l'autre Occident[25], si l'on peut dire, n'est pas un point fort de l'ouvrage ; au lieu d'articuler expansion phénicienne et colonisation grecque, il tend à les mettre à distance chronologiquement, mais aussi qualitativement, même s'il admet que les Grecs parcoururent simultanément les anciennes routes phéniciennes et les nouvelles voies qu'ils avaient initiées. Ses analyses sur la présence grecque, eubéenne en particulier, en Tunisie et en Espagne sont très novatrices[26], même si son socle documentaire est fragile. Le rôle de Phocée est à ce point mis en avant que Mazzarino en vient à écrire qu'en suivant la voie tartessienne des Phéniciens, les Phocéens ont découvert l'Espagne, conduisant la Table des peuples à faire de Tarshish le fils de Yavân.

Le dernier chapitre du livre se concentre dès lors sur l'autre voie entre Orient et Occident, la voie ionienne, moins visible dans nos sources, parce que moins portée sur le commerce, les biens matériels, mais fondamentale pour ce qui touche aux échanges culturels et à l'émergence d'une *koinè* dont la poésie épique est une manifestation grandiose. C'est dans ce creuset micro-asiatique que des formes artistiques orientalisantes originales, inspirées par celles qui étaient nées en Grèce continentale et insulaire, voient le jour. Les formes d'emprunt sont multiples, variées, particulièrement fructueuses. Mazzarino conclut son analyse en rappelant la coexistence de deux chemins, phénicien, donc maritime, et anatolien, donc terrestre, qui conduisent de l'Orient à la Grèce, la connaissance de l'aire mésopotamienne n'arrivant que plus tard, après la

[24] Voir en particulier ses remarques p. 274–75 sur la difficulté de localiser l'île de Scheria mentionnée par Alcinoos s'adressant à Ulysse.

[25] Gras (1995), note judicieusement, au sujet du livre de Mazzarino (120–21) : « l'Occident, au sens où nous l'entendons ici, n'est présent que de manière allusive et indirecte : ainsi l'Espagne de Tartessos ou la Tunisie des Eubéens. Cette absence n'est évidemment pas due à l'ignorance : Mazzarino n'a pas voulu intégrer dans la discussion « orientalisante » les données archéologiques produites par l'immense activité d'un Paolo Orsi ».

[26] Mazzarino se concentre en particulier sur la présence grecque à Bizerte (272–74). Sur la présence grecque archaïque en Espagne méridionale, voir Sanmartí-Grego (1995) ; Antonelli (2006). Il montre que les Eubéens ont laissé des traces de leur présence non seulement dans la culture matérielle, mais aussi dans la tradition mythique. Après les Eubéens, ce sont les Phocéens qui ont pris le contrôle de cette route commerciale. Sur les nouveautés épigraphiques, voir De Hoz (2014), en particulier l'inscription 343, l'« anneau de Tartessos » chez Mazzarino, qui est en fait une amulette d'époque romaine.

chute de Ninive, à l'époque néo-babylonienne et surtout perse[27]. Avec Hérodote et son *Enquête*, peu après les Guerres médiques, le modèle de l'affrontement entre Orient et Occident, entre Barbares et Grecs s'impose. Mazzarino y voit le signe d'une approche différente des faits, de l'histoire : d'une part, en Orient, un récit continu, placé au service des pouvoirs en place, de l'autre en Grèce, l'attention rationnelle aux actes dans leur singularité et à la *libera personalità* dont l'action s'articule harmonieusement avec l'action collective de la cité ; telle serait l'origine de la pensée historiographique grecque que Mazzarino approfondira en 1966 dans *Il pensiero storico classico*. Tel serait fondamentalement le legs grec à l'Occident contemporain, à l'histoire mondiale, qui le différencie de l'Orient. Mazzarino n'échappe pas ici à une certaine essentialisation des deux pôles dont il a exploré les relations, héritage du discours classiciste et idéaliste, en dépit du fait qu'il reconnaît dans sa brève conclusion finale (307–9) qu'il n'a jamais existé d'hellénisme pur, mais que celui-ci a précocement été *barbarizzato*. La Grèce a néanmoins le monopole du *logos*, de la raison, qui lui permet d'accomplir un parcours constitutionnel hautement significatif, avec l'isonomie et la démocratie comme aboutissements, dont notre culture politique contemporaine serait le fruit.

Comme l'a noté Filippo Cassola, dans l'Introduction (vii–xx) de la réédition de 2007, les deux voies identifiées par Mazzarino ne reçoivent pas dans son livre la même attention. Il est doublement fasciné par la voie ionienne : c'est de là que surgit la *koinè* culturelle qui le fascine et c'est aussi dans les cités ioniennes que le modèle politique et constitutionnel de la *polis* isonomique, comme bien commun, est peu à peu expérimenté, à l'initiative des milieux aristocratiques, en contre-pied des régimes monarchiques orientaux. Par ailleurs, ainsi que l'a mis en évidence Walter Burkert[28], auteur d'un volume retentissant intitulé *The Orientalizing Revolution*[29], la nette distinction entre deux voies, l'une commerciale et l'autre culturelle, appelle des nuances et demande à être affinée en fonction de la chronologie. Dans l'attention majeure que Mazzarino porte aux Ioniens, deux facteurs ont sans doute joué : le prestige de l'épopée homérique, d'une part, l'impact du récent déchiffrement du hittite et de l'acquisition par ce biais de nouvelles connaissances sur les dynamiques anatoliennes que l'auteur du livre de 1947

[27] Sur la possibilité qu'Hécatée, Hérodote et Chérilos de Samos aient eu une connaissance (au demeurant limitée) des Hébreux, voir Mazzarino 1947a, 300–2, une hypothèse qui ne convainc guère.

[28] Burkert (1998 ; réimpr. 2003).

[29] Burkert (1992).

est soucieux d'intégrer à sa synthèse. Les textes d'Ugarit aussi apportaient des éclairages nouveaux, mais plutôt en ce qui concerne les échanges internes à l'aire sémitique, sans grande répercussion pour l'Occident grec. En revanche, les acquis les plus récents sur la présence (de céramique) grecque en Orient, à Sukas ou Al Mina notamment, renforcent la vision « commerciale » qu'a Mazzarino de la voie phénicienne. On rejoindra donc W. Burkert sur les deux corrections majeures à apporter au tableau dressé par Mazzarino, à savoir que 1) la voie maritime n'implique pas uniquement les Phéniciens, mais plus largement une communauté levantine qui va de la Syrie septentrionale à la Judée, Philistie comprise ; et que 2) le monde mésopotamien était connu des Grecs dès avant le VIIe siècle et en tout cas dès le VIIIe, même si les échanges directs entre ces deux pôles sont encore extrêmement sporadiques. On ajoutera un troisième élément essentiel, à savoir qu'expansion phénicienne et colonisation grecque ne se suivent pas chronologiquement, mais coexistent largement à l'époque archaïque, même si les traces de contact entre monde grec, oriental et occidental, et monde oriental sont, comme le pensait Mazzarino, très précoces, comme le prouvent les trouvailles des nécropoles de Lefkandi et de Pithécusses[30]. C'est pourquoi il semble réducteur de faire de la voie phénicienne celle qui répand en Grèce et en Méditerranée uniquement des « bibelots », alors que, comme le note W. Burkert, elle a permis l'essaimage de personnes et de biens, de techniques, savoir-faire et savoirs, de capacités artistiques et de modèles, sans oublier l'écriture et probablement des récits, pratiques et rituels.

Il n'en reste pas moins que *Fra Oriente e Occidente* est un livre majeur de Mazzarino, qui a apporté une contribution fondamentale à la compréhension des dynamiques interculturelles qui ont animé la Méditerranée orientale d'époque archaïque. Moins de vingt ans plus tard, avec son essai intitulé *La questione fenicia*, paru en 1963, Sabatino Moscati inaugurait une nouvelle saison des études phéniciennes et puniques ; bien que philologue de formation, il allait miser fortement sur l'archéologie pour renouveler l'approche du rôle des Phéniciens dans l'histoire de l'Antiquité[31]. Les comptes rendus de cet ouvrage furent pour certains élogieux, mais plus critiques pour d'autres[32] ; on s'arrêtera un instant sur

[30] Cf. Bourogiannis (2018) ; Stampolidis (2022).

[31] Moscati (1963). Sur cette contribution, voir Xella (2014).

[32] Cf. la recension de Roebuck (1950) qui conclut : « The general impression left on the reader is the need for more careful study of individual problems so that the general conclusions may be accepted with more assurance. Signor Mazzarino has cleared some valuable ground. Perhaps we can hope not only for more archaeological evidence but for a correlation of that which exists and the views being based on it with historical and philological studies. ». On notera aussi la discussion serrée de Heubeck (1954) qui

celui que rédige Arnaldo Momigliano dans la *Rivista Storica Italiana* en 1948[33]. Momigliano (né en 1908, huit ans avant Mazzarino) concède à l'auteur, dont il commence par saluer les hautes qualités[34], une parfaite maîtrise du sujet, mais il regrette une « tendenza alla congettura fantasiosa che (…) sembra pericolosissima » et il conteste sa méthode[35], en commençant par lui reprocher de formuler des hypothèses incertaines, présentées comme probables, puis de construire des « drames spirituels » sur celles-ci. Il poursuit en ces termes (581–82) :

> Appunto perché Mazzarino ha un'assoluta padronanza del suo argomento e non dà luogo a critiche minute, è necessario dire chiaro che il metodo non va: esso eredita dal Vico le bizzarie dell'erudizione combinatoria, non l'austerità del pensare.

Selon Momigliano, tous les défauts dérivent du fait que Mazzarino travaille sur *un problema-fantasma* (583) qui l'oblige en quelque sorte à zigzaguer[36] pour recueillir des indices, alors que le problème serait déjà résolu. Sur la question Orient-Occident, ajoute Momigliano, le mieux que l'on puisse faire est de se taire, puisque le mythe d'une civilisation indo-européenne ne tient plus. Il n'y a plus d'âme grecque ni d'âme orientale. Ce que l'historien peut et doit en revanche faire, c'est se mesurer à des questions précises, comme celle de l'origine de la *polis*, sujet très présent dans le livre de Mazzarino, mais parmi d'autres. À ce sujet, dans la mesure où Mazzarino prend en compte la question d'un modèle phénicien (pour le rejeter), Momigliano s'insurge : « Ma insomma, quanto noi sappiamo veramente delle costituzioni delle città fenicie? » (584), et on ne peut que lui donner raison[37]. La suite du compte rendu énumère les nombreuses

reconnaît les apports novateurs de Mazzarino, tout en contestant certaines analyses et en apportant de nouveaux matériaux en provenance de Cilicie.

[33] Momigliano (1948 ; réimpr. 1969) ; reproduit dans l'édition de 1989 de Mazzarino (1947a) 397–403, suivi de la réponse de Mazzarino, « Per un discorso sul metodo », 405–15, dans lequel Mazzarino réagit au compte rendu de Momigliano.

[34] Le compte rendu commence en ces termes (Momigliano [1969] 581) : « Tra gli studiosi italiani e stranieri di storia antica emersi negli ultimi dieci anni Santo Mazzarino occupa ormai una posizione di preminenza, tale è la sua dottrina, la vastità e la compattezza della sua ricerca, l'acume. Non c'è da esitare a considerarlo una figura di eccezione ».

[35] La critique porte également sur le volume de 1945 : Mazzarino (1945). Voir le compte rendu spécifique de Momigliano (1946).

[36] Sur la relation de Mazzarino à Vico, voir Tessitore (2003) 49–50.

[37] Même s'il attribue à Mazzarino une affirmation sur le fonctionnement des assemblées (phénicienne et grecque), alors qu'il est question plus globalement de

conjectures de Mazzarino qui ne convainquent pas parce qu'elles sont peu et mal étayées, donc irrecevables. Momigliano conclut sur l'Ionie en affirmant que, si l'on veut connaître son histoire archaïque, il faut s'y prendre autrement en travaillant sur sa structure politique, son organisation économique, ses cultes, ses liens avec Athènes… Et il conclut sur Mazzarino par une note très positive en dépit de ses critiques : « In ogni caso l'indomito spirito di discussione e di ricerca che noi amiamo nel Mazzarino accompagnerà il futuro storico — forse Mazzarino stesso. ».

La réédition de *Fra Oriente e Occidente* de 1989 (405–15) contient une réponse de Mazzarino, intitulée « Per un discorso sul metodo » et demeurée inédite[38]. Il avoue sa réticence face à ce genre d'exercice, mais souhaite revenir sur les objections de méthode, en repartant nécessairement des sujets traités, car comment affirmer, comme le fait Momigliano que les arguments sont insuffisants sans revenir à leur examen… « O vogliam tornare al concetto di autorità ? », ajoute-t-il non sans malice (p. 405). Mazzarino rappelle qu'il avait jadis, en 1939, dans le *Bollettino storico catanese*, « ancora ragazzo » (il avait 23 ans !), publié un long essai pour démonter la thèse de Momigliano selon laquelle un passage de Philistos était dépourvu de valeur face au récit parallèle de Thucydide[39]. Là, à la différence de « l'amico Momigliano », il ne s'était pas contenté de jugements péremptoires, mais il avait argumenté longuement sur les sources, ce que ne fait pas Momigliano, qui, au demeurant, commet plusieurs erreurs, par exemple en parlant de colonisation grecque « pré-phénicienne » alors que Mazzarino la qualifie systématiquement de « post-phénicienne ». Ce dernier rappelle en outre, comme nous l'avons fait aussi, que la documentation est ce qu'elle est et qu'elle impose dès lors une approche pointilliste qui rend la synthèse malaisée, donc fragile. À ses yeux, les relations Orient-Grèce ne sont en aucune façon un problème résolu, dont il ne faudrait plus parler ; c'est une question majeure dans l'histoire de l'humanité, de l'Antiquité en particulier, que l'on peut enfin aborder délestés des présupposés raciaux[40]. Il est intéressant de noter que Mazzarino avoue ne pas comprendre la remarque critique de Momigliano sur la non existence de l'âme orientale et de l'âme grecque (408). Sur le reste, il réaffirme la

l'organisation politique, comme le note Mazzarino dans sa réponse à Momigliano (cf. *infra*, p. 192–93).

[38] On comprend, en la lisant, que Mazzarino la destinait à la *Rivista Storica Italiana* où était paru le compte rendu critique de Momigliano.

[39] Mazzarino (1939).

[40] Sur la question des contacts entre Orient et Grèce, et la circulation de savoirs les concernant, Momigliano (1975), *Alien Wisdom. The Limits of Hellenization*, qui se concentre cependant sur l'époque hellénistique.

validité et la prudence de certaines des argumentations visées par Momigliano, non sans quelque aigreur, parce que Momigliano les condamne sans les discuter et en se trompant à plusieurs reprises[41].

Que reste-t-il, au fond, de l'ouvrage de 1947 ? Le lecteur moderne, intéressé par les dynamiques interculturelles en Méditerranée orientale au début de l'âge du Fer — et non pas à la question « Orient — Occident », une formulation à bien des égards inconcevable aujourd'hui — dispose à la fois d'un cadre conceptuel renouvelé, qui doit beaucoup à l'anthropologie culturelle, à l'étude des transferts culturels, à l'approche par les réseaux et l'histoire connectée, aux réflexions sur le métissage, l'hybridisation, le *middle ground* — et d'un socle documentaire bien plus fourni et relativement moins discontinu que celui de Mazzarino en 1947. Cela dit, des zones d'ombre, nombreuses, subsistent pour qui veut évaluer les apports phéniciens au monde égéen entre la fin de l'âge du Bronze et les premiers siècles de l'Âge du Fer, ne serait-ce parce que les grands sites phéniciens, Tyr en premier, restent très mal connus pour ces époques. Contraint à faire flèche de tout bois, l'historien court encore le risque, comme Mazzarino, de verser dans les « bizzarie dell'erudizione combinatoria », même si « l'austerità del pensare » a nettement gagné du terrain. En particulier, la récente monographie de Carolina López-Ruiz, *Phoenicians and the Making of the Mediterranean*, parue en 2021, propose un cadre d'ensemble érudit et nuancé, qui revisite en profondeur ce qu'elle appelle l'« orientalising kit », un ensemble d'objets, d'acteurs, de pratiques et de relations qui se déploient dans toute la Méditerranée.

Si Mazzarino prête une attention limitée à l'Occident méditerranéen dans le livre que nous venons d'examiner, c'est peut-être aussi parce que, la même année, en 1947, il planchait parallèlement sur son *Introduzione alle guerre puniche*. Là aussi, il prend soin de situer son sujet dans un large contexte historique ; l'histoire mondiale, écrit-il, connaît divers « slanci epocali creativi » (1). Celui qui vit Rome unifier d'abord l'Italie, puis la Méditerranée au sein d'une vaste communauté impériale mérite qu'on s'y arrête, en prenant en considération le rôle de Carthage dans ces évolutions, entre continuité et innovation. Pour cela, il faut remonter aux « connessioni lontane » (6) et se pencher sur l'histoire de la Méditerranée entre le Ve et le IIIe siècle av. n.è., en prêtant attention, entre autres, comme le fait Polybe, aux traités romano-carthaginois qui configurent la géopolitique méditerranéenne. Par manque de sources, la vision proprement carthaginoise nous est largement inaccessible, sinon par quelques échos, très fragmentaires, d'auteurs proches d'Hannibal.

[41] Sur les relations bonnes, mais tendues entre les deux hommes, voir Mazza (1991).

Dans l'analyse de Mazzarino, les racines phéniciennes de la puissance punique sont prises en compte pour rendre compte des dynamiques géopolitiques qui la caractérisent dans la longue durée. Car, au seuil des Guerres puniques, Carthage apparaît comme une réalité largement autonome par rapport à Tyr, avec ses intérêts propres, un État entreprenant, projeté en Espagne, et en Sicile, qui vise une certaine hégémonie en Méditerranée centrale et occidentale, et construit un « territoire », entre terre et mer, susceptible d'assouvir ses ambitions foncièrement mercantiles. Mazzarino (26) souligne le contraste entre le modèle oriental de l'empire territorial, à la manière perse, et celui, grec, des formations politiques que sont les cités (*poleis*) et les alliances (*symmachia*) « che dell'anima greca, e solo di questa, sono purissima espressione », parce que fondées sur la volonté des citoyens et des communautés politiques. Ce vocabulaire essentialiste hérité de la science allemande (le *Geist*) et cette rhétorique de la pureté contrastent, il faut l'admettre, avec le discours sensiblement plus fluide que le même auteur proposait dans *Fra Oriente e Occidente* ; on y retrouve cependant une idée-phare de la pensée de Mazzarino, à savoir que l'humanité est redevable aux Grecs d'une certaine idée « républicaine » de l'organisation politique et qu'il s'agit là d'un apport autant culturel, donc intrinsèque, qu'historique, donc contingent[42]. En héritiers des empires d'Orient, les Carthaginois seraient donc du côté du territoire (et non des citoyens), les éparchies (en Espagne et en Sicile) faisant écho aux satrapies achéménides. Leurs opposants grecs, qu'il s'agisse de Marseille ou de Syracuse, tout en conservant une architecture constitutionnelle grecque, s'adaptent à ce nouveau contexte et territorialisent, eux aussi, leur domination afin de créer une sorte de « balance of powers »[43] en Méditerranée occidentale. Mazzarino défend donc l'idée d'une sorte de parenté structurelle entre Phéniciens et Carthaginois : leurs visées mercantiles, donc territoriales, ont orienté les relations avec Syracuse d'abord, Rome ensuite en direction de la délimitation de zones de contrôle exclusif, ce qui, *stricto sensu*, est différent d'une politique impérialiste. De même que dans *Fra Oriente e Occidente*, Mazzarino se penche sur une Grèce « barbarisée » au contact des Phéniciens, Cariens, Lydiens…, de même, dans l'*Introduzione alle guerre puniche,* il fait écho à l'angoisse des cités grecques de Sicile d'être « barbarisées » par les Carthaginois, voire éliminées, puisque, dans ce

[42] Il n'hésite d'ailleurs pas à parler au sujet de la *polis* de « questo miracolo che non può ripertersi da alcuna precedente cultura », mais il ajoute « e che pur è al centro della cultura antica, ossia di una cultura permeata dalla tensione fra Oriente e Occidente » (*Mazzarino* [1947a] 15).

[43] L'expression est utilisée par Mazzarino (1947b) 27. Elle entre dans le domaine public dès le XVIIe siècle. Cf. Andersen (2016).

cas, il n'est plus simplement question d'emprunts et d'influences, mais d'hégémonie territoriale, maritime et terrestre. L'issue de cette politique des zones d'influence fut *in fine*, dans le courant du IIIe siècle av. n.è., le face à face avec Rome et son expansionnisme que Mazzarino qualifie de « militare e continentale » (98) au contraire de celui de Carthage « mercantile e marinaro ». Là aussi, il s'agit d'une opposition binaire héritée de la tradition antérieure — elle est déjà chez Mommsen qui parle, à propos des Phéniciens de « maisons flottantes » (*schwimmenden Häusern*) — que les recherches récentes ont battu en brèche. Carthage était certes une puissance maritime, mais aussi agricole[44], et Rome apparaît très tôt comme une puissance navale[45]. Avec l'épisode de Sagonte (150–51), la logique des sphères d'influence et des traités atteint ses limites : à la volonté d'expansion romaine en Espagne, Hannibal répond par sa volonté de guerre qui vise à réduire Rome au statut de puissance italique, et non pas méditerranéenne, à revenir à la situation que les traités du IVe siècle garantissaient, laissant à Carthage le soin d'unifier la Méditerranée occidentale. L'échec d'Hannibal mit cette mission dans les mains de Rome.

Paru en 1947, peu après le « ventennio fascista », l'ouvrage de Mazzarino traitait un thème majeur de l'historiographie fasciste[46]. L'élève d'Ettore Pais, Emanuele Ciaceri (1869–1944) avait notamment analysé le conflit romano-punique à la lumière de la soi-disant « avidité mercantile » de Carthage, aggravée par la tendance à pratiquer la tromperie (la célèbre *fides punica*, nourrie de lectures homériques) et à recourir aux mercenaires pour imposer son hégémonie. À l'opposé, Scipion l'Africain est magnifié comme l'incarnation de la haute idée d'empire qui caractérise Rome[47]. Paradoxalement, Ciaceri n'agite pas l'épouvantail antisémite, mais rattache les Romains, Latins et Carthaginois à une même « stirpe mediterranea » qu'il distingue des Indo-Européens originaires des Alpes[48], pour mieux souligner la divergence de destin qui les sépare.

[44] Cf. van Dommelen et Gómez Bellard (2008). Pour le versant phénicien, Guillon (2020).

[45] Cf. Loreto (2007).

[46] Voir, en dernier lieu, Oppedisano, Salvatori et Santangelo (2023), en particulier la contribution de Schiano (2023).

[47] Voir la leçon finale de Ciaceri à l'université de Naples, en 1940 : « Scipione l'Africano e l'idea imperiale di Roma », prononcée le lendemain de l'entrée en guerre de l'Italie. Sur l'historiographie allemande et italienne relative à Carthage, voir Bonnet (2005).

[48] Peu avant, en 1932, Jérôme Carcopino avait, pour sa part, défendu l'idée de racines celtiques partagées entre Romains et Gaulois dans la Zaharoff Lecture qu'il avait donnée à Oxford (Carcopino [1932]).

Plus cultivée, plus unie, plus vertueuse, Rome s'impose sur Carthage. On mesure, avec ces quelques éléments de comparaison, ce qui sépare cette littérature de propagande nationaliste de l'analyse aiguë de Mazzarino, même si elle n'échappe pas à quelques poncifs de son époque.

Pour conclure, on a vu que, dans les deux volumes publiés en 1947 par Santo Mazzarino, les Phéniciens et les Puniques trouvent une place non négligeable, même si la focale de l'enquête est la Grèce dans *Fra Oriente e Occidente*, et Rome dans l'*Introduzione alle guerre puniche*. Encore marqué par les discours essentialistes et idéalistes, qui faisaient de la Grèce et de Rome quelque chose d'autre, de plus achevé, de plus admirable, de plus important pour l'histoire de l'humanité, Mazzarino appartient néanmoins à une nouvelle génération d'historiens qui s'efforcent de dépasser les clivages académiques entre orientalisme et classicisme. Sans connaître les langues orientales, Mazzarino fait cependant preuve d'une érudition remarquable pour ce qui touche aux domaines hittite, lydien, carien, phénicien, araméen, assyrien et biblique. Ses analyses ne sont pas exemptes de naïvetés et d'erreurs, mais elles ont ouvert la voie — *pace* Momigliano qui estimait que ce dossier était clos — à une nouvelle saison de recherches historiques sur les transferts culturels et les influences réciproques entre les mondes grecs (égéen et occidental) et proche-orientaux (eux aussi dans toute leur expansion). Le développement historiographique considérable des *Mediterranean studies* doit sans doute beaucoup à l'exigence pressante de Mazzarino de comprendre — cette *austerità del pensiero*, qu'injustement Momigliano lui reproche de ne pas déployer —, en dépit de l'incomplétude et de la complexité des sources, ce qui s'est passé en Méditerranée après l'effondrement des systèmes palatiaux de l'Âge du Bronze, lorsque les *phoinikeia grammata* trouvent le chemin des ports grecs.

Corinne Bonnet
Scuola Normale Superiore di Pisa
corinne.bonnet@sns.it

BIBLIOGRAPHIE

AA.VV. 2003. Omaggio a Santo Mazzarino, un maestro. Catane.
Amadasi Guzzo, M.G. 2021. Les Phéniciens d'après Giorgio Levi Della Vida. Anabases 33 : 217–30.
Andersen, M.S. 2016. A Genealogy of the Balance of Power (PhD submitted to the Department of International Relations of the London School of Economics). Londres.
Andurand, A. 2013. Le Mythe grec allemand. Histoire d'une affinité élective. Rennes.
Antonelli, L. 2006. Da Taršiš a Tartesso. Riflessioni sulla presenza greca oltre Gibilterra durante l'età arcaica. Gerión 24 : 7–26.
Baiocchi, M. 1994. Compte rendu de Moscati (1994). Africa. Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente. 49/4 : 624–25.
Bernal, M. 1987–2006. Black Athena: Afroasiatic Roots of Classical Civilization I–III. Rutgers.
Bernardin, S. 2020. The Phoenician Seal from Miletus: an Epigraphic Note. RSF 48 : 145–49.
Bonnet, C. 2005. Carthage, l'« autre nation » dans l'historiographie ancienne et moderne. Anabases 1 : 139–60.
Bonnet, C. 2013. « L'époque solsticiale de l'histoire ancienne » : Carthage et Rome au cœur des dynamiques Est-Ouest dans la Römische Geschichte de Theodor Mommsen. In Eidolon. Saggi sulla tradizione classica, S. Fornaro et D. Summa éd., 63–82. Bari.
Bonnet, C. 2015. Homère « auditeur et disciple des sciences phéniciennes » : Victor Bérard et la Méditerranée en partage. In Portraits de Victor Bérard Actes du colloque international organisé à l'École française d'Athènes (5–6 avril 2013), S. Basch éd., 61–78. Athènes.
Bonnet, C. 2018. Julius Beloch et la question phénicienne. Incidenza dell'antico 16 : 169–89.
Bonnet, C. et B. D'Andrea (éd.) 2023. Dossier — Le Goût des autres. La réception des Phéniciens au prisme des sources grecques et latines, de l'historiographie et des arts. Anabases 37 (https://journals.openedition.org/anabases/15200).
Bourogiannis, G. 2018. The Phoenician presence in the Aegean during the Early Iron Age: trade, settlement and cultural interaction. RSF 46 : 43–88.
Burckhardt, J. 1898–1902. Griechische Kulturgeschichte, Berlin/Stuttgart.
Burkert, W. 1992. The Orientalizing Revolution. Near Eastern Influence on Greek Culture in the Early Archaic Age, Cambridge/London.
Burkert, W. 1998. La via fenicia e la via anatolica. Ideologie e scoperte fra Oriente e Occidente. In Convegno per Santo Mazzarino, Roma, 9–11 maggio 1991, A. Giardina et al. (a cura di), 55–73. Rome (= Kleine Schriften II. Orientalia, Göttingen, 2003, 252–66).

Carcopino, J. 1932. Ce que Rome et l'empire romain doivent à la Gaule (The Zaharoff Lecture). Oxford.
Corsaro, M. 2003. La riflessione su Asia ed Europa. In AA.VV. (2003) : 27–44.
D'Andrea, B., M. De Jonghe et M. Tahar (éd.) 2024. Au prisme des goûts. Sociétés phéniciennes et puniques. Madrid.
De Hoz, M.P. 2014. Inscripciones Griegas de España y Portugal (Bibliotheca Archeologica Hispana 40). Madrid.
Garbati, G. et F. Porzia. 2024. In Search of God Baal in Phoenician and Cypriot Epigraphy (First Millennium BCE). In What's in a Divine Name? Religious Systems and Human Agency in the Ancient Mediterranean, A. Palamidis et C. Bonnet éd., 365–90. Berlin/Boston.
Giardina, A. 1990. Santo Mazzarino. Gnomon 62/4 : 374–79.
Giardina, A. (a cura di) 1998. Convegno per Santo Mazzarino, Roma, 9–11 maggio 1991. Rome.
Giardina, A. 2009. Il maestro, il discepolo e gli altri maestri: un percorso nella storia romana. Anabases 10 : 61–73.
Gras, M. 1995. La Méditerranée occidentale, milieu d'échanges. Un regard historiographique. In Les Grecs et l'Occident. Actes du 2e colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer de l'automne 1991, 109–21. Paris.
Guillon, É. 2020. Les arrière-pays des cités phéniciennes à l'époque hellénistique (IVe–Ier s. av. n. è.). Approches historique et spatiale d'une aire géoculturelle. Rome.
Heubeck, A. 1954. Compte rendu de Mazzarino 1947a. Historia. Zeitschrift für Alte Geschichte 2/4 : 476–85.
Horden, P. et N. Purcell. 2000. The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History. Oxford.
Ioannou, C. 2019. La présence phénicienne en Crète. In La vie, la mort et la religion dans l'univers phénicien et punique : Actes du VIIe Congrès International des Études Phéniciennes et Puniques, A. Ferjaoui, T. Redissi (éd.), I, 89–100. Tunis.
Levi Della Vida, G. 1931. Cartagine. In Enciclopedia Italiana X : 215–16. Rome.
López-Ruiz, C. 2021. Phoenicians and the making of the Mediterranean. Harvard.
López-Ruiz, C. et B. R. Doak (éd.), 2022. The Oxford Handbook of the Phoenician and Punic Mediterranean. Oxford.
Loreto, L. 2007. La grande strategia di Roma nell'età della Prima guerra punica (ca. 273 — ca. 229 a.C.). L'inizio di un paradosso. Naples.
Malkin, I. 2011. A Small Greek World: Networks in the Ancient Mediterranean. Oxford.
Mazza, M. 1991. Ricordo di Santo Mazzarino e di Arnaldo Momigliano. Orpheus 12 : 317–41.
Mazzarino, S. 1939. Tucidide e Filisto sulla prima spedizione ateniese in Sicilia. Boll. Stor cat. 4 : 5–72.
Mazzarino, S. 1942. Stilicone. La crisi imperiale dopo Teodosio, Rome.
Mazzarino, S. 1945. Dalla monarchia allo stato repubblicano. Ricerche di storia romana arcaica. Milan.

Mazzarino, S. 1947a. Fra Oriente e Occidente. Ricerche di storia greca arcaica. Florence (rééd. 1989 et 2007).
Mazzarino, S. 1947b. Introduzione alle Guerre puniche. Catane.
Mazzarino, S. 1966. Il pensiero storico classico, Roma/Bari.
Miltner, F. 1938. Die entwicklungsgeschichtliche Stellung der kleinasiatischen Alphabete. Forschungen und Fortschritte 14 : 407.
Momigliano, A. 1946. Compte rendu de Mazzarino 1945. JRS 36 : 197–98.
Momigliano, A. 1948. Compte rendu de Mazzarino 1947a. RSI 60 : 127–32 (réimpr. 1969. Quarto Contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico, 581–88. Rome).
Momigliano, A. 1975. Alien Wisdom. The Limits of Hellenization. Cambridge.
Moscati, S. 1963. La questione fenicia. RANL 18 : 483–506.
Moscati, S. 1994. Introduzione alle Guerre Puniche. Turin.
Oppedisano, F., P. S. Salvatori et F. Santangelo (éd.) 2023. Costruire la nuova Italia. Miti di Roma e fascismo. Rome.
Radner, K. et A. Vacek 2022. The settlement of Yauna, “Ionian” identity and the Greek presence on the Syrian coast in the second half of the eighth century BC: a reassessment of two letters from the Nimrud correspondence. JHS 142 : 65–99.
Roebuck, C. 1950. Compte rendu de Mazzarino (1947b). Classical Philology 45/3 : 194–97.
Sanmartí-Grego, E. 1995. La présence grecque en péninsule Ibérique à l’époque archaïque. In Les Grecs et l’Occident. Actes du 2e colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer de l’automne 1991, 71–80. Paris.
Schiano, C. 2023. Romanità e ideologia coloniale in Emanuele Ciaceri: una visione fascista dei rapporti fra culture? In F. Oppedisano, P. S. Salvatori et F. Santangelo (2023) : 245–63.
Shaw, J.W., et al. 1990–2012. Kommos: an excavation on the south coast of Crete (Prehistory monographs 35). Princeton.
Stampolidis, N. 2022. The Aegean. In The Oxford Handbook of the Phoenician and Punic Mediterranean, C. López Ruiz et B. R. Doak (éd.), 493–503. Oxford.
Tessitore, F. 2003. Mazzarino e lo storicismo degli storici. Catane.
Van Dommelen, P. et C. Gómez Bellard (éd.) 2008. Rural Landscapes of the Punic World, London/Oakville.
Xella, P. 2014. « Origini » e « identità ». MEFRA 126/2 : 381–91.